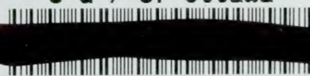
Waseige

Béranger



OISIÈME ANNÉE. — N° 50

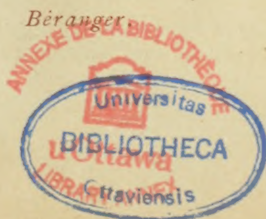
Portraits d'Hier

BÉRANGER

Par Adrien WASEIGE

Béranger.

30 CENTIMES



PORTRAITS D'HIER

Etudes sur la Vie, les Œuvres et l'Influence des Grands Morts de notre temps

---

Publication bi-mensuelle illustrée : le 1er et le 15 de chaque mois



NUMÉROS PARUS

PREMIÈRE SÉRIE : **Emile Zola**, par VICTOR MÉRIC. — **Puvis de Chavannes**, par LÉON WERTH. — **Beethoven**, par GEORGES PIOCH. — **Henrik Ibsen**, par FRANÇOIS CRUCY. — **Honoré de Balzac**, par MANUEL DEVALDÈS. — **Bakounine**, par AMÉDÉE DUNOIS.

DEUXIÈME SÉRIE : **Baudelaire**, par GASTON SYFFERT. — **Jules Dalou**, par PAUL CORNU. — **Gustave Flaubert**, par HENRI BACHELIN. — **P.-J. Proudhon**, par MAURICE HARMEL. — **Gustave Courbet**, par MAURICE ROBIN. — **Gœthe**, par RAYMOND DARSILES.

TROISIÈME SÉRIE : **Pierre Dupont**, par G. CLOUZET. — **Pelloutier**, par VICTOR DAVE. — **A. de Vigny**, par HAN RYNER. — **Michelet**, par ELIE FAURE. — **Verlaine**, par A. WASEIGE. — **Léon Cladel**, par G. NORMANDY.

QUATRIÈME SÉRIE : **Edouard Manet**, par CAMILLE DE SAINTE-CROIX. — **Constantin Meunier**, par M.-C. POINSOT. — **Eugène Delacroix**, par MAURICE ROBIN. — **Clovis Hugues**, par GUSTAVE KAHN. — **Alfred de Musset**, par PAUL PELTIER. — **Richard Wagner**, par J.-G. PROD'HOMME.

CINQUIÈME SÉRIE : **Villiers-de-l'Isle-Adam**, par VICTOR SNELL. — **J.-B. Carpeaux**, par FLORIAN PARMENTIER. — **Edgar Poe**, par MAURICE DE CASANOVE. — **Paul Cézanne**, par ELIE FAURE. — **Edgar Quinet**, par ELIE REYNIER. — **Tchernichevsky**, par VERA STARKOFF.

SIXIÈME SÉRIE : **Rollinat**, par JUDITH CLADEL. — **Pottier**, par ERNEST MUSEUX. — **Bjœrnstjerne Bjœrnson**, par MAURICE DE BIGAULT. — **Pasteur**, par GASTON SAUVEBOIS. — **Buchner**, par VICTOR DAVE. — **Fourier**, par HARMEL.

SEPTIÈME SÉRIE : **Walt Whitman**, par HENRI GUILBEAUX. — **César Franck**, par G. PÉRICHARD. — **Max Stirner**, par V. ROUDINE. — **Leconte de Lisle**, par G. SAUVEBOIS. — **Guy de Maupassant**, par G. CLOUZET. — **Lamarck**, par ELIE FAURE.

Chaque numéro : 30 *centimes franco — Etranger* : 0.35

Chaque série coquettement brochée, 1 fr. 50, franco



CONDITIONS D'ABONNEMENTS :

FRANCE, ALGÉRIE, TUNISIE		ÉTRANGER & AUTRES COLONIES	
Un an (24 numéros)....	6 fr. »	*Un an*....................	8 fr.
Six mois (12 numéros)..	3 fr. »	*Six mois*................	4 fr.
Trois mois (6 numéros).	1 fr. 50	*Trois mois*..............	2 fr.



Adresser tout ce qui concerne " Portraits d'Hier "
à H. FABRE, 20, Rue du Louvre, et 131, Rue Saint-Honoré — PARIS (1er)

TROISIÈME ANNÉE. — N° 50

Portraits d'Hier

BÉRANGER

Par Adrien WASEIGE

Béranger.

Béranger



Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si du rang sortent quelques hommes,
Tous nous crions : « A bas les fous ! »
On les persécute, on les tue,
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue
Pour la gloire du genre humain (1).

Ces vers tombés de la plume de Béranger revêtent un sens prophétique et l'on est enclin à croire qu'il pensait à lui-même en les écrivant.

Car Béranger fut persécuté par les partis les plus opposés ; il fut calomnié dans sa vie privée, déchiqueté dans sa vie publique, discuté dans son œuvre ; et pourtant cet homme d'une simplicité antique n'opposa aux cabales, aux calomnies et aux injustices dont il était l'objet que la sérénité de sa conscience et l'exemple d'une vie pure. Cependant s'il ne voulut point s'abaisser à démontrer l'inanité de stupides accusations, il n'affecta pas non plus de se renfermer dans un mutisme dédaigneux. Il vécut sa vie et son sens divinatoire dut lui révéler que le temps, ce grand justicier, débarrasserait sa gloire et purifierait son nom d'un cortège de légendes créées dans le seul intérêt de diverses factions.

Peindre Béranger, c'est peindre son époque ; cet aphorisme n'a rien d'un paradoxe ; tout au plus des esprits superficiels pourraient-ils lui opposer le contraste entre une existence médiocre, exempte de l'esprit de lucre et de réclame, ce corollaire obligé des renommées surfaites, et l'influence considérable que le chansonnier a exercée sur son temps.

---

(1) *Les Fous.*

Béranger a en effet connu l'ancien régime, puis la Révolution ; il a éprouvé par lui-même les enthousiasmes de la nation pour la liberté ; il a connu aussi la folie sanglante de la Terreur, l'anarchie du Directoire, la chevauchée conquérante du Premier Empire, le retour des Bourbons, les « Trois Glorieuses », la Monarchie de 1830 et le « Roi citoyen » ; enfin 1848 et le second Empire. Il s'est trouvé mêlé directement et indirectement aux principaux événements politiques de ces périodes troublées par de successives révolutions et son œuvre est le miroir fidèle des sentiments populaires de son temps.

Et la reconnaissance tardive de ceux qu'il a chantés a réalisé sa prophétie. Un bronze dédié à sa mémoire se dresse à deux pas de sa maison mortuaire, dans l'un des coins de Paris où, malgré la pioche du démolisseur, persiste un air Vieille-France, dans un étroit jardin où vivent encore quelques tilleuls dont le roi Louis XVI, prisonnier au Temple, affectionnait l'ombre légère.

* * *

La rue Montorgueil est, sans contredit, l'une des plus vieilles de Paris ; son nom moyenâgeux, son aspect tortueux, la vétusté de ses maisons auxquelles la poussière des âges a conféré un caractère vénérable, l'obscurité de boutiques pantagruéliques, aux devantures desquelles pendent des chapelets de saucisses et s'alignent des tonneaux de choucroute, la bigarrure des foules qui s'y meuvent, les cris des petits marchands, (ces fameux cris de Paris qui malheureusement tendent à disparaître de jour en jour), enfin sa proximité des Halles, à deux pas de Saint-Eustache et de l'antique rue Pirouette, qui montre encore les pignons de ses bicoques à ventre, tout cela confère à la rue Montorgueil un cachet piquant et savoureux ; cette oasis d'anciennes baraques, perdue dans un quartier maintenant aligné au cordeau, fait évoquer l'ombre du joyeux Vadé et le souvenir de Mme Angot.

C'est dans cette rue si parisienne que Pierre-Jean de Béranger vint au monde, le 19 août 1780, chez son grand-père maternel, le tailleur Champy, non loin de l'*Auberge du Compas d'Or*.

Son père était fils d'un cabaretier de village, ce qui ne l'empêchait pas d'afficher d'outrecuidantes prétentions nobiliaires et de faire précéder son nom patronymique d'une particule qui, pour n'avoir rien d'authentique, ne s'appuyait pas moins sur un bel arbre généalogique, dessiné avec soin. Après avoir été clerc de notaire en province, il avait débuté à Paris, en qualité de teneurs de livres chez un épicier. Cet homme était très industrieux, il devint notaire, puis banquier et fournit des subsides aux conspirateurs royalistes sous la Terreur ; ses sentiments aristocratiques, joints à sa naturelle légè-

reté, le signalèrent à plusieurs reprises au Comité de Salut-Public et ce n'est que par miracle qu'il échappa aux griffes de Fouquier-Tinville. Au bout de six mois de mariage, il s'était séparé de sa femme qui était modiste.

Le petit Béranger fut élevé jusqu'à l'âge de neuf ans par ses grands-parents, qui le mirent à l'école dans l'impasse de la Bouteille ; maladif dès son enfance, il n'y fut envoyé que fort tard, encore ne s'y rendait-il qu'à regret et s'ingéniait-il à trouver des prétextes pour esquiver cette dure obligation. Pourtant ses grands-parents, bien qu'ils supportassent sa paresse, visaient au bel esprit. Le tailleur lisait et commentait savamment l'abbé Raynal et sa femme citait à tout propos *M. de Voltaire*, « ce qui ne l'empêchait pas à la Fête-Dieu, de me faire passer sous le Saint-Sacrement », raconte Béranger (1).

Au début de 1789, son père le mit en pension dans le faubourg Saint-Antoine ; du haut du toit de la maison, l'enfant assista à la prise de la Bastille; « c'est à peu près le seul enseignement que j'y reçus » déclarait finement plus tard le chansonnier (2).

Plusieurs souvenirs lui restèrent encore de cette pension :

Un vieillard y venait rendre visite à son petit-fils, il aimait à s'asseoir sous un bosquet et le petit Béranger accourait, silencieux, pour regarder curieusement à travers le feuillage ce vieillard, qui n'était autre que le poète Favart, fondateur de l'Opéra-Comique.

Parmi les pensionnaires se trouvaient les fils de l'acteur tragique Grammont, du Théâtre-Français. L'aîné, alors âgé de quinze ans, était doué d'une nature féroce et terrorisait ses condisciples ; quatre ans plus tard il accompagnait son père, qui portait un haut grade dans l'armée républicaine ; le père et le fils se couvrirent d'opprobre par les atrocités qu'ils commirent dans l'ouest de la France et furent livrés à la guillotine, pour faire un exemple.

Enfin, en octobre 1789, un jour de vacances, il fut cerné par une bande de sans-culottes et de tricoteuses qui brandissaient des piques au bout desquelles étaient fichées les têtes des gardes du corps massacrés à Versailles ; à la vue de ce spectacle, il s'enfuit effrayé.

Cependant, las de payer les mensualités, le père retira son fils de l'établissement et l'expédia à Péronne, chez une de ses sœurs, veuve sans enfants, qui tenait une petite auberge, à l'enseigne de l'*Epée Royale*, dans un faubourg de cette ville ; le pauvre enfant dut tout à cette bonne femme, qui le recueillit charitablement, alors que ses propres parents n'avaient aucun souci de lui et que le grand-père Champy, atteint de paralysie, ne pouvait plus tirer l'aiguille et végé-

(1) *Ma Biographie.*
(2) *Ibidem.*

tait dans une situation plus que gênée. Elle acheva de lui apprendre à lire, à écrire et à compter; là se bornèrent les études du pauvre écolier. Il fut mis en apprentissage chez un orfèvre, obscur artisan qui « l'entretenait de ses amours » et qui lui apprit à « travailler un peu le cuivre ». Il abandonna bientôt l'établi et devint saute-ruisseau chez M. Ballue de Bellenglise, juge de paix, homme de bien en même temps qu'esprit éclairé, disciple de Jean-Jacques Rousseau et partisan convaincu des idées nouvelles. Les enseignements de M. de Bellenglise agirent profondément sur Béranger qui en garda l'empreinte toute sa vie. Il entra ensuite, avec l'appui de ce magistrat, à l'imprimerie Laisnez, à Péronne, et devint typographe, comme l'avait été avant lui Restif de la Bretonne et comme devait l'être plus tard Hégésippe Moreau; il y fit un stage de deux ans, après lequel, sa tante s'étant remariée et le ménage paternel étant raccommodé, le jeune Béranger revint dans la capitale.

* * *

Les malheurs du temps avaient entraîné le père de Béranger à l'exercice de toutes sortes de professions ; on était en 1795. Son ingéniosité et son activité, aiguillonnées par les vicissitudes, lui firent trouver un débouché dans des opérations de banque.

Nul n'ignore combien le papier-monnaie était alors déprécié et combien de gens furent ruinés par les assignats ; une perturbation considérable était jetée dans les finances du pays ; mais si les forces vives de la nation étaient paralysées par cette pénurie monétaire, c'était surtout le menu peuple qui en souffrait : le Mont-de-Piété même ne prêtait plus et le gouvernement, impuissant devant cette détresse, était dans l'obligation de tolérer les prêts sur gages, de gré à gré. L'argent avait acquis une valeur énorme ; Béranger raconte que son père et lui empruntaient à 2 1/2 p. 100 par mois et qu'ils avaient encore du bénéfice. Toutefois, la pratique de ce métier ne bannissait point la pitié du cœur du futur chansonnier, qui trouvait toujours moyen de venir en aide aux pauvres gens : combien de malheureux, venus pour emprunter, ramenèrent chez eux, avec l'argent du prêt, les hardes qu'ils apportaient en gage ! Combien de gratitude aussi se traduisit dans leurs regards ! Rien n'est si doux que de sécher des larmes, rien non plus n'est aussi noble ; heureux qui trouve son bonheur dans le soulagement de l'infortune.

Mais il faut lire l'*Histoire de la Mère Jary,* intercalée par Béranger dans sa *Biographie,* il faut être secoué par l'émotion dont elle est imprégnée pour juger de sa bonté.

La mère Jary était une vieille ouvrière qui avait vu naître le chansonnier et dont la triste vie ressemble à celle de tant de femmes

du peuple ; elle avait alors près de soixante-dix ans. Béranger avait eu l'occasion de lui rendre de légers services et une sorte d'intimité s'était établie entre eux. Un jour qu'elle mettait en ordre la chambre du jeune homme, elle se mit à pleurer :

— Qu'avez-vous, mère Jary ? — Hélas ! dit-elle, ce sont mes vieux chagrins qui prennent le dessus. Excusez-moi.

C'est ainsi que la mère Jary raconta son histoire :

— J'ai été fort jolie, fort gaie, fort rieuse... (qui l'aurait soupçonné, en voyant l'échine cassée, les traits tirés et la figure parcheminée de la pauvre vieille). A dix-sept ans, elle avait épousé Jary qui était un beau garçon, de joyeuse humeur, un franc luron, un vrai garde-française, quoi ! Il avait un emploi dans les écuries du roi, une petite fortune, enfin ; mais bientôt il se montra sous son véritable jour : il était « joueur, ivrogne et libertin » ; il s'endetta, perdit sa place et s'embarqua pour l'Angleterre en laissant à sa femme un louis pour viatique et des yeux pour pleurer... « Nous autres, pauvres gens, nous n'avons pas le temps de pleurer tout notre saoul. » Il lui fallut donc se mettre à l'ouvrage, loger dans une étroite mansarde et vivre dans la solitude. Mais vis-à-vis de la lucarne de la chambre, derrière une lucarne toute pareille, un jeune ouvrier tailleur travaillait assidûment : « C'était un blond, d'une jolie figure, quoique un peu pâle »... L'amour parla dans ces cœurs de vingt ans... un enfant naquit. Hélas ! le jeune tailleur depuis longtemps souffrait de la poitrine, bientôt il dut s'aliter, une toux opiniâtre le secouait sans répit... les économies s'épuisèrent et la misère vint...

Un jour qu'il n'y avait plus de lait pour l'enfant, il se leva avec précipitation : « Donne-moi mon fils, dit-il, dans le village où ma mère est morte, je suis sûr de lui trouver une nourrice. J'y cours »... Il se leva, malgré sa faiblesse, et sortit en emportant l'enfant. Quand il revint au logis, au bout de quelques heures : « Et notre fils ? » interrogea-t-elle, anxieuse... « Il est aux Enfants-Trouvés ! »... Puis il se laissa choir sur le matelas. Il mourut à quelques jours d'intervalle, après avoir révélé à sa compagne que l'enfant était marqué d'un signe au fer rouge et qu'un billet, attaché à ses langes, recommandait de lui donner le prénom de Paul...

Et la mère Jary passa le restant de sa vie à chercher ce fils qui devait être la consolation de ses vieux jours et qu'elle ne retrouva jamais.

Voilà cette histoire, aussi banale qu'attendrissante, qui commence un peu à la façon d'un conte de fées et finit comme un fait-divers. Est-il rien de plus poignant ? Existe-t-il parmi les fictions de l'art un drame qui atteigne à la grandeur tragique de cette élégie de fau-

bourg, qu'a magnifiée la plume de Béranger et dont je n'ai tracé qu'une faible ébauche ?

J'aurai l'occasion de reparler de la bonté de l'homme et du génie populaire de l'écrivain. Cette simple histoire n'est donc qu'une digression, qui toutefois est à sa place ; c'est une fenêtre ouverte sur l'âme émue de Béranger.

*
* *

Revenons à Béranger, le père : à cette époque, il fournissait au parti royaliste des fonds qui devaient être employés à la réalisation de plans chimériques pour réinstaurer les Bourbons, mais dont nos conspirateurs faisaient plutôt leur profit personnel, parait-il ; quoi qu'il en soit, le seul intérêt que notre homme retira de ses opérations avec ces gens fut d'être compromis, à propos de la découverte d'un complot ; traduit devant un conseil de guerre, il fut acquitté, faute de preuves suffisantes. Durant son incarcération, son fils avait montré une telle compétence dans les affaires qu'à son retour le père proclama qu'il deviendrait le premier banquier de France ; prédiction singulièrement erronée ; malgré les efforts du fils, la maison croula en 1798.

Ici commence la carrière littéraire de Béranger. Depuis longtemps déjà la manie de faire des vers le tourmentait, mais, jusque-là, ses productions n'étaient que les fruits d'une imagination vagabonde. il n'y avait apporté aucune science de la métrique et du rythme. Il débuta donc par quelques satires timides et poèmes didactiques dont la forme rappelle les élucubrations de l'abbé Delille : jardins anglais bien ratissés, bien élagués, où pas une fleur ne dépasse l'alignement : il dédia certaines de ces pièces à Lucien Bonaparte, frère du premier Consul, qui l'encouragea à persévérer dans le style pompeux et lui abandonna la pension qu'il touchait en qualité de membre de l'Institut. Bientôt pourtant le jeune homme abandonna cette noble voie, dégoûté de l'abbé Delille et de ses imitateurs et convaincu, fort heureusement, que, bien qu'inoffensive, cette littérature n'était pas le critérium du génie.

Il habitait à cette époque une chambre, sous les combles, dans une maison du boulevard Saint-Martin ; le séjour qu'il y fit lui inspira l'une de ses chansons les plus connues et les plus jolies : *Le Grenier*. C'est alors, autant pour se distraire et égayer la mélancolie de sa solitude que pour fêter les joyeuses agapes qui parfois réunissaient dans son *grenier* le jeune homme et ses amis, que Béranger rima ses premières chansons ; il ne se donnait pas la peine de les transcrire, aussi le plus grand nombre ne nous en est-il point parvenu ; toutefois, par celles que nous connaissons, il est facile de se rendre compte que le seul agrément de ces œuvres de jeunesse est

la bonne humeur, outre une véritable facilité à manier le vers, mais nous sommes loin des œuvres qui ont valu la postérité à Béranger ; il chante l'amour et le vin (cela va de pair dans les chansons) et c'est à peine si les choses du temps trouvent un faible écho sur les cordes de sa lyre. En 1813 seulement devaient jaillir sous sa plume les couplets du *Roi d'Yvetot*, sa première chanson politique.

Je passe à dessein sous silence les événements de cette époque, trop connus pour qu'il en soit fait mention dans une étude succinte. Qui ne connait d'ailleurs le crépuscule du Directoire et l'imperitie du gouvernement de Barras, bientôt éclipsé par la fortune du vainqueur de Marengo et des Pyramides ? Je m'en tiendrai donc exclusivement à ce qui a trait à la vie de Béranger.

Après la débâcle de la banque paternelle, suivie de l'emprisonnement, pour dettes, de son père, le jeune Béranger se trouva aux prises avec l'adversité. Il avait évité la conscription en négligeant de se faire inscrire, mais la satisfaction d'échapper à la levée militaire ne compensait point la crainte de tomber dans la misère.

Après avoir, durant plusieurs années, végété dans des emplois sous-littéraires, tels que la rédaction du texte du *Musée* du peintre Landon, et grâce à l'appui de Lucien Bonaparte, il obtint, dans les bureaux de l'Université Impériale, une place d'expéditionnaire, qu'il n'abandonna que sous la Restauration. Si maigrement rétribuée qu'il fût, cet emploi assurait sa vie matérielle et le chansonnier pouvait ainsi travailler à son œuvre, à l'abri de la misère, cet *aiguillon du génie* qui, quoi qu'on en dise, est le plus souvent son étouffoir. Ainsi tombèrent tour à tour de sa plume nombre de pièces, d'un caractère nettement populaire, refrains bachiques et tableautins où la délicatesse du trait le dispute à la fraîcheur du coloris : *Roger Bontemps*, *La Gaudriole* *Le Petit homme gris*, *Les Gueux*, *L'Ami Robin*, *La Bonne Fille*, etc., etc.

En 1813, Béranger fut élu membre du « Caveau Moderne » ; c'était une réunion de chansonniers, instituée à l'imitation de l'ancien caveau, qu'avaient illustré Piron, Collé, Panard, les Deux Crébillon... ; le nouveau caveau comptait dans son sein des auteurs qui ont également laissé un nom dans le domaine de la chanson, tels que Désaugiers, Armand Gouffé, Emile Debraux (auteur de *Fanfan la Tulipe*), le chevalier de Piis (1). Cette société publiait, chaque mois, un cahier

(1) Le chevalier de Piis avait énormément d'esprit, à quoi s'alliait un sens pratique de la vie et une parfaite compréhension du parti à tirer des événements. Cet ancien serviteur du comte d'Artois avait embrassé la foi révolutionnaire et chanté jusqu'aux vertus de Marat. Devenu secrétaire de la Préfecture de police, sous l'Empire, il abusait de son autorité pour vendre ses œuvres dont il confiait le placement à ses argousins. Sous la Restauration il tomba dans la gêne et tenta en vain d'obtenir une pension sur la cassette royale.

et, chaque année, un volume où étaient rassemblées les meilleures productions de ses membres. Ce fut avec un réel plaisir que Béranger entra au *Caveau ;* il y fut du reste fort bien accueilli par tous, à l'exception du chevalier de Piis, qui ne pardonnait pas aux jeunes talents l'oubli dans lequel était sombrée sa réputation de chansonnier. Il se lia surtout avec Désaugiers ; celui-ci avait une verve scintillante, une gaité communicative et un excellent cœur ; la seule chose qui le pouvait déconsidérer était sa faiblesse de caractère ; Béranger estima de suite ce bon garçon amoureux de la *feuillette* et de la *fillette*, dont la joie ne laissait pas de place à la méchanceté ; il éprouva pour lui une grande sympathie et ne put jamais s'en défendre, bien qu'ils cessassent de se fréquenter après les Cent-Jours, en raison surtout des divergences d'opinions ; Désaugiers devint en effet directeur du Vaudeville et légitimiste enragé.



S'il est dans la galerie des rois de France une physionomie ingrate, c'est assurément celle de Louis XVIII, ce gros poupard que ses contemporains avaient baptisé du surnom ridicule de *Désiré ;* j'aime à croire que cette qualification n'avait pas été choisie sans raillerie malicieuse par les Parisiens.

Ce monarque dissimulait, sous des dehors patelins et l'apparente finesse d'un esprit cultivé, des instinct vindicatifs qu'alimentait une rancune inassouvie. Souverain intérimaire, ce profiteur accourut par étapes forcées d'Angleterre pour prendre possession du trône de ses ancêtres, lorsque le Sénat eut proclamé la déchéance de Napoléon Ier, sous la pression des alliés. Pendant les Cent-Jours, sa légendaire prudence l'en fit déguerpir pour se réfugier à Gand, d'où il ne revint qu'après Waterloo, quand il eut acquis la certitude que l'empereur vaincu était entre de bonnes griffes. Telle était la pusillanimité de Louis XVIII, roi par la grâce du czar, de Wellington et des cosaques ; quel contraste entre ce fantoche et le héros dont l'ombre géante se profile sur tout le dix-neuvième siècle (1).

Avec la papelardise qui était son plus bel apanage, il affirma que son règne marquerait l'avènement d'une ère de libéralisme et de prospérité pour la nation ; il promulgua la fameuse *Charte octroyée* de 1814, sorte de constitution embryonnaire, espèce de concession bâtarde aux principes élaborés par l'Assemblée Constituante, dans la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.*

---

(1) Le lecteur bénévole voudra bien ne point me taxer de bonapartisme, Napoléon appartient à l'Histoire et non à la politique ; son action fut peut-être néfaste, son génie n'est pas moins éclatant.

La liberté ne gagna rien à ces promesses illusoires, le peuple non plus, car il devait faire le coup de feu à maintes reprises pour la défendre. Les premières mesures de la monarchie démentirent d'ailleurs le langage hypocrite du personnage. Après des parodies de procès, le maréchal Ney, ce héros de la retraite de Russie, fut fusillé, ainsi que le général de Labédoyère; tous deux étaient coupables de s'être ralliés à Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe. La Charte subit des modifications inspirées par les tendances rétrogrades du roi et des anciens émigrés qui étaient ses conseillers; la plupart des garanties qu'elle accordait aux citoyens furent abolies. Des « cours prévôtales » furent instituées : elles jugeaient en dernier ressort quiconque était accusé de rébellion envers l'autorité royale, ou même de port d'emblèmes séditieux. On ne saurait dénombrer les infortunés qui furent exécutés ou bannis. Une simple anecdote suffira à inspirer une sainte horreur de ce sanglant régime.

Un agent provocateur ayant, devant trois pauvres bougres qui lui avaient prêté une oreille trop complaisante, parlé de faire sauter les Tuileries, ces trois malheureux furent guillotinés, après avoir eu la main droite coupée. (Cette peine était réservée aux parricides : aussi bien le bon roi Louis XVIII était-il le père de ses sujets!).

C'est cette époque charmante que les contemporains appelèrent judicieusement la Terreur Blanche.

Pourtant la Restauration fut utile à Béranger, à cause précisément de l'attachement indéracinable des Bourbons aux choses de l'ancien régime, aux vieilles coutumes et aux anciens privilèges; de leur ignorance consciente et affectée des réformes de la Révolution, de leur tyrannie, de leur duplicité et de leur lutte sournoise autant qu'obstinée contre tout progrès. Si étrange que paraisse cette thèse, elle s'explique facilement par le tempérament de l'écrivain : Béranger était doué d'une nature généreuse et combative et ses sentiments franchement républicains devaient le jeter à cœur perdu dans l'opposition ; le retour en arrière que synthétisait ouvertement le nouveau règne, la résurrection de mœurs vieillotes et de modes surannées, les rabâchages officiels, enfin le burlesque anachronisme du régime devaient servir merveilleusement sa plume. Bien plus, on peut affirmer que ce fut grâce au nouvel état de choses que Béranger eut la révélation du rôle qu'il devait remplir et de la voie dans laquelle il devait s'engager.

Ainsi Tacite n'eût pas écrit les *Annales* et les *Histoires*, s'il eût vécu dans une bonne république; ainsi André Chénier n'eût point chanté ses ïambes, sans le despotisme de Robespierre et de ses satellites.

« A quelque chose, malheur est bon », dit le proverbe; pardonnons donc à Louis XVIII et à Charles X, son digne successeur,

car grâce au mal qu'ils ont fait, un talent a pu s'affirmer, et de sa plume vengeresse un écrivain a pu les clouer au pilori de l'histoire, en stigmatisant le ridicule odieux de leurs personnes et la sainte de la mission qu'ils accomplissaient. Ainsi les peuples apprennent à juger les rois.

Béranger a été la cheville ouvrière de la ruine de la Monarchie en France, ses chansons ont indiscutablement préparé la chute des Bourbons.

* * *

La chanson du *Roi d'Yvetot*, dont j'ai parlé plus haut, avait été composée sous l'Empire et la teinte d'opposition qui la colorait avait pu faire croire au nouveau gouvernement que son auteur allait se jeter dans les bras de la légitimité. Béranger le détrompa cruellement, en publiant son premier volume, en 1816.

Le *Roi d'Yvetot* était un type de monarque bon vivant, « couronné par Jeanneton d'un simple bonnet de coton » et « *dormant fort bien sans gloire* », ce qui était une allusion maligne au règne de Napoléon, en même temps qu'une timide critique de l'esprit de conquêtes ; l'Empereur, dit-on, s'était contenté de rire de cette petite satire qui, manuscrite, courait les rues. Louis XVIII ne pouvait être moins magnanime : il rit jaune mais se contenta de faire prévenir charitablement l'auteur qu'on le considérerait comme démissionnaire de l'emploi qu'il tenait à l'Instruction Publique, à la première récidive. Qu'importe ! Béranger n'était pas homme à s'effaroucher pour si peu ; le branle était donné, l'élan qui emportait le chansonnier le fit redoubler d'ardeur ; il était déjà connu, les copies de ses œuvres se multipliaient à l'infini (1) et des boulevards aux faubourgs les échos en retentissaient ; le petit bourgeois y trouvait une consolation aux horreurs du temps, l'ouvrier y puisait de l'espérance avec un nouveau courage au labeur et Gavroche, insouciant, les chantait à tue-tête de sa voix gouailleuse.

Cela nous conduit jusqu'en 1821, année au cours de laquelle, en dépit des menaces déguisées dont il était l'objet, Béranger fit une réédition de son premier recueil et en publia un second. Leur apparition fut le prétexte des premières poursuites que le gouvernement intenta contre lui.

Ces poursuites, qui démasquaient la sourde hostilité des Bourbons pour le parti libéral, firent un bruit extraordinaire. Dans le prétoire, la foule se pressait si compacte que l'accusé ne put qu'à

(1) D'autre part, il en publia un grand nombre dans le journal *La Minerve* qui avait alors une vogue très grande.

grand peine parvenir au pied du tribunal. L'avocat général n'était autre que le trop célèbre Marchangy, homme de lettres à la réputation factice, type de l'arriviste parfait, à qui semblaient bons tous les moyens, même les pires : ce magistrat s'était fait un nom grâce au réquisitoire qu'il avait prononcé contre Bories et ses compagnons, les « quatre sergents de la Rochelle », dont il avait obtenu la condamnation à mort. Il concentra ses louables efforts et les fit converger, avec une mauvaise foi qui n'avait d'égale que l'imbécillité de sa tactique, vers le but que visaient les hommes du pouvoir : une condamnation exemplaire susceptible d'enrayer les progrès de l'esprit démocratique. Le chansonnier ne broncha pas, il savait que les barreaux les plus solides et les geôles les plus profondes ne peuvent tenir la pensée en captivité et qu'il n'est pas de barrière opposable à la marche inéluctable des idées.

Béranger fut habilement défendu par Dupin, avocat renommé du Barreau parisien. Ce procès fut celui de l'esprit, où l'on voit le talent, sur la sellette, se débattre vainement sous les coups de la sottise. Parmi les chansons poursuivies se trouvaient *Le Bon Dieu* et le *Vieux Drapeau*. Béranger s'en tira avec trois mois de prison, une misère !

Il passa ses trois mois de détention à *Sainte-Pélagie*, dans la cellule que venait de quitter Paul-Louis Courier ; cette circonstance était une illusoire consolation à la tristesse de l'endroit ainsi qu'aux visites importunes dont le prisonnier était excédé : sa popularité était en effet si grande que les épiciers bien pensants et les bourgeois désœuvrés dirigeaient leurs promenades dominicales vers la vieille prison de la rue de la Clef, en se disant : « Tiens ! aujourd'hui je ne sais pas quoi faire, si j'allais voir Béranger ! (1) ». Braves gens au demeurant, types de badauds inoffensifs qu'on retrouve plus tard dans les lithographies de Daumier et dont la race ne s'est pas perdue de nos jours.

Contrairement aux prévisions du gouvernement, la détention de Béranger ne l'amenda pas ; il ne souffrit guère, d'ailleurs, que de la privation de sa liberté et s'adapta merveilleusement à ce nouveau mode d'existence ; bien mieux, il s'étonnait de l'effroi que répandait la prison dans les âmes simples et s'écriait plaisamment :

La prison va me gâter ! C'est que — raconte-t-il dans *Ma Biographie* — j'avais, à Sainte-Pélagie, une chambre chaude, saine et suffisamment meublée, tandis que je sortais d'un gîte dégarni de meubles, exposé à tous les inconvénients du froid et du dégel, sans poêle ni cheminée, où, à

(1) Historique ; sans commentaires !

plus de quarante ans, je n'avais en hiver que de l'eau glacée, pour tous les usages, et une vieille couverture dont je m'affublais lorsque, dans les longues nuits, me prenait l'envie de griffonner quelques rimes.

Pendant son emprisonnement, une nouvelle affaire fut intentée au chansonnier par le Parquet; cette seconde poursuite fut motivée par la publication qu'avait fait faire Dupin, l'avocat de Béranger, sous le nom de ce dernier et à son profit, des pièces de la première procédure. Cette tactique offrait l'avantage de pouvoir rééditer à l'infini les chansons condamnées, puisqu'elles étaient reproduites in-extenso dans les réquisitoires; le Parquet envisagea la portée de cette ingénieuse combinaison et s'en alarma. Voici donc Béranger à nouveau devant la Cour d'assises, ayant l'inévitable Marchangy comme accusateur et le fidèle Dupin comme avocat. Mais pour une fois le bon sens triompha. Marchangy eut beau palabrer effrontément et appeler toutes les foudres de la loi sur sa victime, il revint bredouille car le jury rapporta un verdict négatif, le cas n'étant pas prévu par le Code (1).

* * *

Nous approchons de l'époque où la gloire du chansonnier atteignit à son apogée. Son talent était universellement connu et les hommes les plus éminents s'honoraient de son amitié. Il était en relations suivies avec Thiers, Mignet, Dupont (de l'Eure), Manuel, le banquier Laffitte, le général Lafayette. Ses adversaires politiques eux-mêmes recherchaient son commerce. Une anecdote piquante à ce sujet est la suivante : Louis XVIII était mort en 1824 et l'on avait retrouvé sur sa table de nuit un exemplaire des œuvres de Béranger en guise de livre de chevet. S'il n'y avait substitution par une main mystificatrice, ce détail avait sa signification, bien qu'il fût vraisemblable que le feu roi eût surtout cherché là un divertissement de lettré.

Chateaubriand enfin s'était lié avec Béranger et c'est lui qui avait aventuré le premier pas; sous la dynastie des Bourbons, ce grand seigneur, doublé d'un grand écrivain, rendait publiquement hommage au chantre plébéien, qu'il reconnaissait comme l'héritier de La Fontaine et d'Horace.

Ces faibles aperçus peignent les sentiments que professait à son égard l'élite de la Nation.

Dès lors le rôle politique du chansonnier s'affirma davantage de jour en jour; il était devenu comme une sorte de champion des

---

(1) Cette lacune de la législation a été comblée depuis ; il est maintenant interdit de donner des comptes rendus des affaires de diffamation.

brillantes le désintéressement le plus pur. Bien mieux, considérant que son rôle était terminé, il prit le chemin de la retraite avec une modestie qui semble friser l'héroïsme.

L'écrivain, alors âgé de cinquante ans, était en possession de tous ses moyens.

Depuis, on n'entendit plus guère parler de lui; il vécut dans l'ombre et le silence, tantôt à Passy, tantôt à Fontainebleau, tantôt encore à Tours, à la vieille demeure de la *Grenadière*, qu'avait occupée Balzac, tantôt enfin à Paris, où il revint mourir. Sa vie s'écoulait entre sa vieille tante Merlot et sa fidèle compagne Judith Frère.

Il fit une courte apparition sur la scène politique en 1848 : il avait été élu, malgré lui, membre de l'Assemblée Législative, mais il démissionna aussitôt, prétextant avec juste raison que l'activité à laquelle le vouait cette distinction n'était plus en rapport avec son âge.

Il mourut le 16 juillet 1857, d'une hypertrophie au cœur. Ses amis, s'inspirant de ses dernières volontés, voulurent lui faire des funérailles très simples, mais le gouvernement impérial, redoutant des désordres à l'occasion des obsèques, se substitua aux exécuteurs testamentaires, sous le prétexte insidieux d'honorer la mémoire du chantre populaire. Le char funèbre se dirigeant vers le cimetière passa entre des haies de soldats qui contenaient la foule; le cortège était composé de figurants et les familiers du poète ne purent accompagner sa dépouille. Malgré ce déploiement de forces, le parcours était noir de monde, une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants s'y pressaient, le deuil était général.

Car le peuple reconnaît les siens et ceux-là, comme le dit Victor Hugo :

La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

* * *

Le plus beau titre de gloire de Béranger est d'avoir rénové la chanson.

Avant lui, elle se meut dans un cercle étroit et les préjugés des écrivains les portent à croire que ce *genre inférieur* ne se prête qu'à la glorification de l'amour et du vin : c'est ce qui fait que la plupart des œuvres de Vadé, Collé, Panard, Gallet, sacrifient à Bacchus et Cupidon. Le chansonnier est, au demeurant, une espèce de bon drille, ami des franches lippées et sans ambition; ses productions, le plus souvent, ne décèlent aucune recherche de style; il chante comme le ménétrier joue du violon, il est à peine un degré au-dessus du far-

ceur et de l'histrion. Marmontel, dans ses mémoires, a rapporté des détails amusants sur Gallet :

Ce vaurien (1), dit-il, était un original assez curieux à connaître. C'était un marchand épicier qui, plus assidu au théâtre de la foire qu'à sa boutique, s'était déjà ruiné lorsque je le connus. Il était hydropique et n'en buvait pas moins et n'en était pas moins joyeux... Après sa banqueroute, réfugié au Temple, lieu de franchise alors pour les débiteurs insolvables, comme il y recevait tous les jours des mémoires de créanciers : « Me voilà, disait-il, logé au *Temple des Mémoires.* » Quand son hydropisie fut sur le point de l'étouffer, le vicaire du Temple étant venu lui administrer l'extrême onction : « Ah ! monsieur l'abbé, lui dit-il, vous venez me graisser mes bottes ; cela est inutile, car je m'en vais par eau. »

Avec Béranger la chanson s'assouplit, sa langue se débarrasse de ses vulgarités, son niveau moral s'élève et de ce genre méprisé, répudié jusqu'alors, le poète fait son domaine et l'embellit de toutes les ressources d'un art véritable.

Il avait compris que la formule : « l'Art pour l'Art » était vide de sens, idoine tout au plus à satisfaire les seuls dilettantes ; quant à lui, il visait plus loin, et s'adressant aux masses il lui fallait choisir, pour couler sa pensée, précisément cette forme si dédaignée jusqu'alors parce que s'adressant à la foule anonyme.

Pourtant les chansonniers de naguère ne procédaient pas d'autre façon : qu'était le peuple ? Un grand dadais, naïf et gauche, ne se souciant guère de la chose publique. Que fallait-il au peuple ? Du vin et des chansons. C'est pourquoi la chanson ressassait d'insipides lieux communs, le vin et l'amour en faisaient tous les frais. Était-il raisonnablement possible, aussi, de parler d'autre chose à cette canaille ? Ses appétits grossiers et ses jouissances abjectes tenaient sa nature en servage et lui défendaient les plaisirs raffinés de l'esprit et les satisfactions de l'intelligence. Ah ! elle se souciait vraiment de liberté, de justice, de vérité ! Pourvu qu'elle trouvât à gobelotter chez Ramponneau ou ailleurs, le reste lui importait peu, et lorsqu'elle souffrait c'est que ses entrailles criaient famine. Tout était donc pour le mieux : il n'en pouvait d'ailleurs être autrement. Voltaire lui-même n'avait-il pas dit qu'il était nécessaire qu'il y ait des gueux, à peu près semblables à des bêtes, pour labourer, herser, accomplir les rudes besognes de la glèbe ? Pareillement ne fallait-il pas des artisans, se différenciant à peine des esclaves de l'antiquité, pour maçonner, menuiser, travailler aux mille besoins de la société ?

Un verre de vin pour oublier ses misères, un air de bourrée pour tricoter des pincettes et une gaudriole pour occuper son esprit.

---

(1) Cette épithète dénote surabondamment en quelle estime la gent littéraire tenait les chansonniers.

brillantes le désintéressement le plus pur. Bien mieux, considérant que son rôle était terminé, il prit le chemin de la retraite avec une modestie qui semble friser l'héroïsme.

L'écrivain, alors âgé de cinquante ans, était en possession de tous ses moyens.

Depuis, on n'entendit plus guère parler de lui ; il vécut dans l'ombre et le silence, tantôt à Passy, tantôt à Fontainebleau, tantôt encore à Tours, à la vieille demeure de la *Grenadière*, qu'avait occupée Balzac, tantôt enfin à Paris, où il revint mourir. Sa vie s'écoulait entre sa vieille tante Merlot et sa fidèle compagne Judith Frère.

Il fit une courte apparition sur la scène politique en 1848 : il avait été élu, malgré lui, membre de l'Assemblée Législative, mais il démissionna aussitôt, prétextant avec juste raison que l'activité à laquelle le vouait cette distinction n'était plus en rapport avec son âge.

Il mourut le 16 juillet 1857, d'une hypertrophie au cœur. Ses amis, s'inspirant de ses dernières volontés, voulurent lui faire des funérailles très simples, mais le gouvernement impérial, redoutant des désordres à l'occasion des obsèques, se substitua aux exécuteurs testamentaires, sous le prétexte insidieux d'honorer la mémoire du chantre populaire. Le char funèbre se dirigeant vers le cimetière passa entre des haies de soldats qui contenaient la foule ; le cortège était composé de figurants et les familiers du poète ne purent accompagner sa dépouille. Malgré ce déploiement de forces, le parcours était noir de monde, une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants s'y pressaient, le deuil était général.

Car le peuple reconnait les siens et ceux-là, comme le dit Victor Hugo :

La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

* * *

Le plus beau titre de gloire de Béranger est d'avoir rénové la chanson.

Avant lui, elle se meut dans un cercle étroit et les préjugés des écrivains les portent à croire que ce *genre inférieur* ne se prête qu'à la glorification de l'amour et du vin ; c'est ce qui fait que la plupart des œuvres de Vadé, Collé, Panard, Gallet, sacrifient à Bacchus et Cupidon. Le chansonnier est, au demeurant, une espèce de bon drille, ami des franches lippées et sans ambition ; ses productions, le plus souvent, ne décèlent aucune recherche de style ; il chante comme le ménétrier joue du violon, il est à peine un degré au-dessus du far-

ceur et de l'histrion. Marmontel, dans ses mémoires, a rapporté des détails amusants sur Gallet :

Ce vaurien (1), dit-il, était un original assez curieux à connaître. C'était un marchand épicier qui, plus assidu au théâtre de la foire qu'à sa boutique, s'était déjà ruiné lorsque je le connus. Il était hydropique et n'en buvait pas moins et n'en était pas moins joyeux... Après sa banqueroute, réfugié au Temple, lieu de franchise alors pour les débiteurs insolvables, comme il y recevait tous les jours des mémoires de créanciers : « Me voilà, disait-il, logé au *Temple des Mémoires*. » Quand son hydropisie fut sur le point de l'étouffer, le vicaire du Temple étant venu lui administrer l'extrême onction : « Ah ! monsieur l'abbé, lui dit-il, vous venez me graisser mes bottes ; celà est inutile, car je m'en vais par eau. »

Avec Béranger la chanson s'assouplit, sa langue se débarrasse de ses vulgarités, son niveau moral s'élève et de ce genre méprisé, répudié jusqu'alors, le poète fait son domaine et l'embellit de toutes les ressources d'un art véritable.

Il avait compris que la formule : « l'Art pour l'Art » était vide de sens, idoine tout au plus à satisfaire les seuls dilettantes ; quant à lui, il visait plus loin, et s'adressant aux masses il lui fallait choisir, pour couler sa pensée, précisément cette forme si dédaignée jusqu'alors parce que s'adressant à la foule anonyme.

Pourtant les chansonniers de naguère ne procédaient pas d'autre façon : qu'était le peuple ? Un grand dadais, naïf et gauche, ne se souciant guère de la chose publique. Que fallait-il au peuple ? Du vin et des chansons. C'est pourquoi la chanson ressassait d'insipides lieux communs, le vin et l'amour en faisaient tous les frais. Etait-il raisonnablement possible, aussi, de parler d'autre chose à cette canaille ? Ses appétits grossiers et ses jouissances abjectes tenaient sa nature en servage et lui défendaient les plaisirs raffinés de l'esprit et les satisfactions de l'intelligence. Ah ! elle se souciait vraiment de liberté, de justice, de vérité ! Pourvu qu'elle trouvât à gobelotter chez Ramponneau ou ailleurs, le reste lui importait peu, et lorsqu'elle souffrait c'est que ses entrailles criaient famine. Tout était donc pour le mieux ; il n'en pouvait d'ailleurs être autrement. Voltaire lui-même n'avait-il pas dit qu'il était nécessaire qu'il y ait des gueux, à peu près semblables à des bêtes, pour labourer, herser, accomplir les rudes besognes de la glèbe ? Pareillement ne fallait-il pas des artisans, se différenciant à peine des esclaves de l'antiquité, pour maçonner, menuiser, travailler aux mille besoins de la société ?

Un verre de vin pour oublier ses misères, un air de bourrée pour tricoter des pincettes et une gaudriole pour occuper son esprit.

---

(1) Cette épithète dénote surabondamment en quelle estime la gent littéraire tenait les chansonniers.

était-ce là le bonheur du peuple? Non, bien qu'on eût toujours cru à cette mauvaise légende.

Béranger se pencha fraternellement sur ces âmes primitives et y découvrit ce qu'aucun n'avait su ou voulu y voir : elles n'étaient pas, ces âmes, insensibles au sentiment de l'équité et de la sagesse; confusément en elles s'agitaient des ferments d'indépendance.

Le poète y trouva son compte; démocrate, ainsi qu'on l'a vu, il avait trouvé la forme de son œuvre; il tenait l'outil magique qui allait lui servir à saper la Monarchie et la vieille société. Il avait deviné le mot de passe : *La Chanson.*

* * *

Les œuvres de Béranger peuvent se classifier en trois genres .

« *Chansons bachiques et érotiques — Chansons politiques — Chansons philosophiques* ».

Encore les trois genres se confondent-ils souvent dans la même chanson.

Analysons la technique de l'écrivain, examinons ses procédés. Et d'abord la forme et la raison de cette forme :

Avec conviction, il fait dire au chansonnier Collé : « La chanson est essentiellement du parti de l'opposition » (1); lui-même justifie cette maxime « en frondant quelques abus qui n'en seront pas moins éternels, en ridiculisant quelques personnages à qui l'on pourrait souhaiter de n'être que ridicules » (2). Il affirme avec autant de foi qu'il a « toujours penché à croire qu'à certaines époques les lettres et les arts ne doivent pas être de simples objets de luxe » (3).

Ses chansons sont remarquables au point de vue de la perfection du style. Béranger est un ouvrier consciencieux et habile; la grâce, la concision, la clarté sont ses qualités prédominantes :

Posséder dans sa hutte
Une table, un vieux lit,
Des cartes, une flûte,
Un broc que Dieu remplit,
Un portrait de maîtresse,
Un coffre et rien dedans :
Eh gai ! c'est la richesse
Du gros Roger Bontemps (4).

---

(1) Préface aux *Chansons nouvelles* de Béranger (novembre 1815).
(2) *Ibidem.*
(3) BÉRANGER, *Chansons nouvelles et dernières.* Dédicace à Lucien Bonaparte.
(4) *Roger Bontemps.*

Son procédé est celui de La Fontaine dans ses fables ; il consiste à concentrer en quelques vers le développement qu'il s'est proposé ; il s'accroît cependant de cette difficulté de couper l'action à la fin de chaque couplet, de manière à ce qu'il offre un sens complet et indépendant de celui qui le suit, bien que s'y rattachant plus ou moins directement, pour l'unité de l'œuvre ; il se complique encore de cet obstacle qu'est souvent souvent la répétition du même vers à la fin de chaque couplet et qui est bien moins une concession au genre qu'une nécessité de frapper l'esprit du lecteur ou de l'auditeur.

L'œuvre parachevée, c'est un petit drame, une comédie en raccourci, un épisode ou plusieurs condensés en quelques strophes. Pour parvenir à ce résultat, il faut avoir le don de l'expression spontanée, vive, comme à l'emporte-pièce ; en voici un exemple typique :

L'arc est tendu, la flèche vole (1).

Ce n'est pas tout, il lui faut également choisir un rythme approprié et un air adéquat ; car il convient de remarquer que Béranger n'a que rarement fait composer des musiques pour ses chansons ; tout au plus en compte-t-on une dizaine qui ont été mises en musique par son ami Wilhem. La plupart du temps, il s'accommode de flons-flons et de ponts-neufs, de mélopées de coins de bornes et de refrains de goguettes. Il travaille sur des airs d'emprunt et réalise ce miracle que l'ensemble présente une cohésion si parfaite qu'on ne peut concevoir que la musique ait été faite pour d'autres paroles. Si l'on ouvre un volume de Béranger, on peut voir, en tête de chaque chanson, l'air sur lequel elle se chante, c'est *Le vin de Ramponneau*, *Gai, gai, marions-nous*, ou *Ma commère quand je danse*, ou bien encore *Ah ! le bel oiseau, maman* ; il met à contribution *La Faridondaine* et *Mirliton*, quand ce n'est pas *Le bon roi Dagobert* ou *Toto Carabo* ; ainsi *Les Bohémiens* se chantent sur l'air populaire du *Petit mari* (*mon père m'a donné un mari*) ; on pourrait multiplier les citations.

Béranger est un classique, son style est clair, sobre, précis ; il semble primesautier, tant le travail du vers se cache sous le naturel le plus exquis ; ne nous y trompons point, il ne s'abandonne pas aveuglément à son inspiration, à sa verve ; son œuvre est remplie de trouvailles, mais ce n'est qu'après avoir pesé chaque mot que l'artiste a donné une forme définitive à sa pensée. Car Béranger n'est pas un lyrique ; il possède son enthousiasme et tempère son imagination, ce qui ne veut pas dire qu'il manque de chaleur, de tempérament, comme l'ont insinué traîtreusement des critiques malintentionnés.

(1) *Mes Jours gras de 1829.*

Béranger est de l'école de bon sens ; il est de la même lignée que Villon, Rabelais, Montaigne, Molière, La Fontaine, Voltaire. Il est le continuateur de la tradition française.

Il excelle à peindre d'un pinceau léger de petits tableaux de genre, qui s'apparentent à des scènes de Greuze et de Chardin, bien qu'il soit moins pathétique, moins édifiant que le premier et moins puritain, partant moins rigide que le second. Il est le peintre de la vie populaire de son époque et certaines de ses productions dans ce genre sont de petits chefs-d'œuvre, entre autres *Ma Grand-Mère* (1).

Il comprend le peuple, sa brutale franchise, son inépuisable jovialité ; si ce n'est lui faire injure, je dirai à ce propos qu'il rappelle parfois Gaultier Garguille ; ainsi, ces vers gaillards du *Bon Ménage :*

Colin est un gros garçon
Qui chante dès qu'il s'éveille ;
Colette, ronde et vermeille,
A la gaîté du pinson.
Chez eux la haine est sans force,
Car tous deux, de leur plein gré,
Pour se passer du divorce,
Se sont passé du curé.

ne sont-ils pas écrits dans la même note que les suivants, attribués au comédien burlesque de l'Hôtel de Bourgogne :

Quand Guillot vient de matine,
O ! le bon mary, ma voisine,
Il baloye la cuisine
Et me va quérir de l'eau.
O ! le bon mary, ma voisine,
Il en faudra garder la peau (2).

Il ne manque ni d'images, ni de coloris ; il n'ignore pas ce que les romantiques ont appelé la couleur locale, mais il l'entend d'une autre façon : elle se traduit chez lui non par la recherche du mot rare, à effet, technique ou exotique suivant le thème, mais par la justesse de l'impression ou, tout au moins, sa vraisemblance, et par la correspondance étroite des idées et des images ; en voici deux exemples :

---

(1) « *Ma Grand'mère* est une de ces pièces incomparables.... qui n'a de modèle en aucune langue ». PROUDHON : *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, tome III, 11e étude, BÉRANGER (1858).

(2) *Chansons de Gaultier Garguille.*

D'où nous venons ? l'on n'en sait rien.
L'hirondelle
D'où nous vient-elle (1) ?

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, en Amérique ?
Sous un arbre, il met habit bas
Pour présider sa république (2).

Voici qui semble écrit simplement, avec des mots quotidiens ; ourtant, les premiers vers n'évoquent-ils pas de manière saisissante 'éternelle errance de « La tribu prophétique aux prunelles ardentes » lont parle Baudelaire ? Les seconds ne donnent-ils pas la vision éerique et fugace d'un paysage de l'Amérique centrale ?

Et maintenant, disons quelques mots de l'expression symbolique t allégorique des chansons de Béranger ; examinons ce que j'appelerai le mécanisme de l'inspiration. Il choisit un sujet souvent inoffensif en apparence, où il ne semble pas que se puissent glisser d'allusions politiques ; mais le bonhomme vous retourne ce sujet, vous e modèle à sa guise, comme le potier façonne la glaise et, de même ue voici le vase tourné, voilà la chanson transcrite et laissant percer ıne diatribe véhémente contre certains faits, certains abus, ou une atire piquante de personnages ridicules ou odieux.

Cela ne laisse pas d'être parfois drôle : dans une pièce intitulée *'Opinion de ces Demoiselles*, écrite pendant les Cent-Jours, il place lans la bouche de *ces demoiselles* du Palais-Royal les sentiments de *es dames* du faubourg Saint-Germain. Cette chanson est écrite en angage patoisant, ce qui amplifie encore le comique de la confusion l'opinions malignement créée par l'auteur (3).

Il tire des effets surprenants, autant qu'inattendus, de sujets qui emblent le moins s'y prêter ; c'est ainsi, par exemple, qu'il joue ıvec les devises héraldiques de merveilleuse façon, quand il fait lire au petit roi de Rome, s'adressant au petit duc de Bordeaux :

Ces juges, ces pairs avilis,
Qui te prédisent des merveilles,
De mon temps juraient que les lis
Seraient le butin des abeilles (4).

(1) *Les Bohémiens*
(2) *Le Bonheur.*
(3) Béranger a composé quelques chansons en langage patoisant ; d'autres en vaient usé avant lui pour en tirer des effets amusants et pittoresques, notamnent Vadé, auteur de la *Pipe cassée*, des *Bouquets poissards*, etc., aujourd'hui peu près méconnu. A tort ou à raison, c'est de cette manière que les chansoniers d'alors faisaient parler le populaire, surtout *ces dames* de la Halle.
(4) *Les Deux cousins, ou Lettre d'un petit Roi à un petit Duc.* (Le roi de Rome, ar sa mère, fille d'une princesse de Naples, était cousin des Bourbons de France, t issu de germain avec le duc de Bordeaux).

Rien ne lui est indifférent, le domaine de son art est aussi vaste que la vie ; événements de la vie publique et détails de la vie privée renaissent à l'envi sous sa plume avec une netteté saisissante.

Tant il est vrai qu'en France, tout finit par des chansons.

* * *

Après avoir parlé de l'œuvre, je veux parler un peu de l'homme, non pas seulement de l'écrivain, mais de l'homme lui-même, de sa simplicité, de son exquise bonté, de sa bonhommie finement narquoise, de son indulgente ironie.

Il existe assurément de plus grands poètes que Béranger, mais comme ils sont différents d'eux-mêmes, si l'on établit un parallèle entre leur vie littéraire et leur existence privée ! Quel abîme se creuse entre eux et leur œuvre et combien ils gagnent peu à être mieux connus. Quelques natures privilégiées ont seules démenti cette règle qui veut que l'homme soit si tristement dissemblable de l'artiste ; Béranger est l'une de ces exceptions.

C'est un sage et c'est un disciple d'Epicure. Il est tel que vous vous l'imaginez dans ses chansons.

Chateaubriand trace ce portrait de lui, dans les *Mémoires d'outre-tombe* :

Près de la barrière des Martyrs, sous Montmartre, on voit la rue de la Tour-d'Auvergne. Dans cette rue à moitié bâtie, à demi-pavée, et dans une petite maison retirée derrière un petit jardin et calculée sur la modicité des fortunes actuelles, vous trouvez l'illustre chansonnier. Une tête chauve, un air un peu rustique, mais fin et voluptueux, annoncent le chansonnier et le font connaître. Je repose avec plaisir mes yeux sur cette figure plébéienne, après avoir regardé tant de faces royales ; je compare ces types différents : sur les fronts monarchiques, on voit quelque chose d'une nature élevée, mais flétrie, impuissante effacée ; sur les fronts démocratiques paraît une nature physique commune, mais on reconnaît une haute nature intellectuelle ; le front monarchique a perdu la couronne ; le front populaire l'attend.

Il est simple dans sa mise, mais sans affectation. Il a l'aspect d'un pasteur protestant : il porte des vêtements de couleur sombre, un large chapeau de feutre souple, une cravate à double tour, et

La fleur des champs brille à [sa] boutonnière (1).

(1) *Mon Habit.*

Chauve (il l'était à 23 ans), les rares cheveux qui lui restent retombent sur ses épaules. Ses yeux bleus de myope ont une expression indéfinissable et tout son visage respire un air affable et malicieux.

Et ce ne sont pas là dehors trompeurs qu'il affiche ; il est bon, désintéressé, serviable, enclin à la pitié ; son cœur, son temps, sa bourse sont à qui le sollicite :

Entrez, la porte est ouverte, il appartient à quiconque a besoin d'une aumône ou d'un bon conseil. Tant de lettres qu'il écrivait à ses amis tout puissants (jamais pour lui, pas même pour sa tante !) vous montrent un homme heureux, s'il essuie une larme ou s'il est utile à quelque infortune. Il va, il vient, il se multiplie, il s'adresse aux amis, aux indifférents, voire aux gens qu'il ne connaît pas et qu'il n'a jamais vus (1) !

On a traité Béranger de faux ivrogne et de faux libertin ; comme tous les grands hommes, il a sa légende. D'aucuns ont dévoilé sa prétendue intempérance ; d'autres l'ont transformé en anachorète et en buveur d'eau ; puis, comme rien de tout celà n'était vrai, les Zoïles de son temps ne se sont point fait faute de le rendre responsable de ces affirmations contradictoires. — Eh ! quoi ! disaient ces âmes tendres, il a osé chanter le vin et la gaudriole, alors qu'il ne se livrait ni à l'un ni à l'autre ! quel hypocrite qui veut nous tromper et se faire prendre pour ce qu'il n'est point ! — Mais il ne leur répondait même pas : — Bonnes gens, préféreriez-vous que je vous offre le spectacle d'une vie de débauches ?

Avec une philosophie souriante, il acceptait ces petits inconvénients de la gloire.

Il vivait sobrement mais sa frugalité n'avait rien d'excessif. Sa sagesse n'excluait pas la gaîté, sa simplicité n'était pas sans grâce ; il aimait se trouver au milieu d'amis choisis et dans ces réunions, il ne se montrait pas le moins enjoué.

Ajoutons que Béranger a toujours été l'ennemi des honneurs et des flatteries, quoiqu'on ait dit ; sa conduite en diverses circonstances en est la preuve et c'est sans rougir qu'il a pu écrire ce vers célèbre :

Non, mes amis, non je ne veux rien être (2).

Sa modestie était si grande qu'un jour, Thiers lui ayant dit qu'il l'appelait « l'Horace français », il lui fit cette réponse charmante :
— Qu'en dira l'autre ?

---

(1) Jules JANIN, *Revue Européenne*, 1860.
(2) *A mes Amis, devenus ministres.*

Ainsi s'explique l'antithèse tant de fois citée entre la réputation mondiale de Béranger et son existence effacée. Il affectionnait cette vie et n'aurait ni voulu ni su vivre autrement ; c'est moins par esprit d'abnégation que pour sauvegarder son indépendance et sa tranquillité qu'il dédaigna toutes distinctions (1).

A cet égard, la préface des *Dernières Chansons* est une profession de foi :

Après leur génie (dit Béranger), ce que j'ai le plus envié aux grands écrivains du siècle de Louis XIV, c'est l'espèce d'obscurité dont a pu s'envelopper leur modeste existence : ne faisant pas du bruit de leur nom un besoin de chaque instant, ils savaient vivre dans le silence qui, chez nous, succède si vite aux applaudissements... La vie de plusieurs de ces grands hommes fut tellement obscure qu'à peine a-t-il été possible de leur composer des notices historiques de plus de vingt lignes, au grand déplaisir des marchands de biographies.

Il ne faut déduire de ces lignes que s'il eût vécu au dix-septième siècle, Béranger se fût retiré à Port-Royal. Du moins il sut concilier ses préférences avec les exigences de son temps.

Fils de petits bourgeois, il est le chantre des joies de la médiocrité, joies qui en valent bien d'autres, à en juger par *Le Grenier, Le Vieux Célibataire, L'Homme Rangé, Les Cinquante écus* et tant d'œuvres aimables.

Et je suis tenté de terminer ce chapitre en le résumant par une citation qui s'impose à mon esprit et qui aurait pu orner la maison du poète :

Va, tu sais à présent que Gallus est un sage (2).

* * *

J'ai écrit dans la première partie de cette étude que Béranger avait été calomnié dans sa vie publique ; rien n'est plus rigoureusement exact. Sans chercher à réfuter toutes les sottises qui ont été délayées par la plume de cuistres plus ou moins éminents, je crois utile de procéder à l'examen du rôle politique du chansonnier et de donner l'explication de sa conduite au cours des diverses phases de sa vie. On l'a dépeint comme étant plus révolutionnaire que libéral, plus démocrate que républicain, plus égalitaire que libertaire, plus bonapartiste qu'impérialiste, etc. Tour à tour, les partis les plus con-

(1) Il refusa notamment à plusieurs reprises d'entrer à l'Académie Française.
(2) José-Maria DE HÉRÉDIA, *Les Trophées, Villula*.

traires, les factions les plus opposées se sont disputé à qui mieux mieux l'insigne honneur de le vilipender. Il est facile de faire justice des accusations stupides auxquelles il a été en butte.

Disons tout d'abord que le seul tort de Béranger a été de naître dans une mauvaise république et de passer sa vie dans l'attente et l'espoir d'une bonne.

Partisan de la dictature a-t-on prétendu ? A-t-il jamais célébré les vertus de Robespierre ? A-t-il davantage été des séides de Bonaparte ? Pendant toute la durée de l'Empire, il ne l'a pas chanté :

> Ce n'était pas le soleil de l'Empire
> Qu'à son lever je chantais dans ces lieux (1).

Ce n'est qu'après la chute de l'Aigle, alors que Napoléon, trahi de tous, vaincu, s'exile sur le Rocher de Sainte-Hélène, que Béranger embouche la buccine. Et ce qu'il glorifie ce n'est pas le Titan foudroyé, c'est le héros populaire qui foule aux pieds le vieux monde et les rois, c'est le *petit caporal* légendaire, au petit chapeau et à la redingote grise, qui souffle sur les trônes et les renverse, c'est en un mot la révolution qu'il ressuscite en face de la royauté. Ceux qu'il chante, ce sont les fils de cette révolution, les paysans en sabots qui combattaient en 1792 pour la patrie et la liberté. Car le patriotisme, chez Béranger, est inséparable de l'idée de liberté ; elle seule sanctifie la guerre à ses yeux.

Toute une phalange héroïque défile alors dans les strophes du chansonnier :

C'est *Le Vieux Drapeau*, le drapeau de Fleurus et de Valmy, que le vétéran conserve dévotieusement dans sa chaumière, en songeant avec tristesse :

> Quand secouerai-je *la poussière*
> Qui ternit ses nobles couleurs (2) ?

C'est encore *Le Vieux Sergent,* morne invalide, retiré sous le chaume, qui berce ses petits fils en soupirant après la liberté perdue.

C'est enfin Catin *La Vivandière*, qui vend parfois et plus souvent donne son rogomme, son cœur et... le reste. Elle a « le pied leste et l'œil mutin ». Elle a parcouru l'Europe, à la suite de la colonne, portant crânement son uniforme et son petit barillet.

A cette époque il n'y avait pas encore de scission entre l'armée

(1) *Adieux à la Campagne* (novembre, 1821).
(2) La subtilité du lecteur lui a assurément révélé le sens caché que renferme ce souhait. La chanson date de la Restauration.

et la nation : recrutée au sein du peuple, composée d'abord de volontaires de la République, elle symbolisait la force et la sauvegarde de la nation tout entière et non d'un parti. Ce n'est que depuis 1848 et surtout pendant les horreurs de la Commune que ce symbole est apparu comme une monstrueuse impudence.

On a prétendu que Béranger était partisan de la dynastie napoléonnienne, c'est un mensonge. Ses chansons *bonapartistes* ont toutes été composées sous la Restauration. En chantant alors, non les bienfaits de l'Empire, mais les gloires de la France, ce qui n'est pas du tout la même chose, Béranger a tout simplement voulu rendre encore plus odieux les Bourbons, discréditer le régime monarchique et en provoquer la chute. Il n'a jamais été le thuriféraire du despotisme impérial et des conquêtes militaires qu'on s'est plu à représenter, il n'a pas versé une larme sur l'Empire.

Au droit divin des anciens rois, il a voulu opposer les droits de l'homme, et c'est précisément cette forte teinte d'opposition qu'à dessein la critique malveillante a faussement interprétée.

Affirmons-le bien haut, Béranger est républicain, il est libéral et s'il regarde vers l'avenir c'est dans l'espérance d'y voir poindre la liberté. « Quand on croise les baïonnettes, a-t-il écrit, les idées ne passent plus (1) ». Est-ce donc ce farouche admirateur de la dictature qui a écrit ces lignes ? Mais toute dictature ne peut s'exercer qu'avec l'appui de solides baïonnettes ! car elle est toujours contraire aux vœux de la nation ; l'Histoire en offre maints exemples.

On a prétendu encore que Béranger était l'un des apôtres du rétablissement de la monarchie en France, après les journées de 1830. Lui-même a expliqué sa conduite à cet instant décisif et les raisons qui la lui avaient dictée. Il aimait trop la République pour risquer de la compromettre prématurément. A tort ou à raison il avait la conviction que les Jacobins de 1793 l'avaient rendue impossible en France pour plus de cent ans, à cause des atrocités de la Terreur. « Je ne veux pas, disait-il, qu'on nous donne encore une fois ce fruit-là trop vert ». Le peuple attendait beaucoup de la République et il importait que cette attente ne fût pas déçue, car elle se retournerait immanquablement contre le régime démocratique et la nation se trouverait à nouveau livrée au despotisme.

En outre la France était trop divisée, à ses yeux, pour qu'on pût songer au rétablissement immédiat des institutions républicaines. On ne voyait que haines de factions, aspirations de chaque parti vers le pouvoir, ambitions et déchirements. Enfin les sentiments royalistes étaient encore trop vivaces pour escompter la durée d'une république.

---

(1) *Ma Biographie.*

Béranger traduisait ainsi son opinion sur le péril qui menaçait la nation : « La royauté ne s'abolit pas, on l'use. C'est une borne : si vous l'enlevez, la police la remplacera demain (1) ». Combien éloquentes étaient ces paroles et combien prévoyantes !

Nous ne pouvons en effet nous rendre juges de l'établissement de la monarchie de 1830, car nous ignorons ce qu'aurait été la république, si elle avait été proclamée ; il est certain du moins que cette monarchie, avec toutes les garanties constitutionnelles qui l'accompagnaient, ne devait être, dans la pensée de Béranger, qu'un état transitoire susceptible de préparer les esprits et de les acheminer vers la conquête définitive de la liberté ; il donna son adhésion au nouveau règne parce qu'il estimait qu'entre deux maux, il est préférable de choisir le moindre.

Alexandre Dumas a reproduit un fort joli mot du chansonnier (2) qui fait comprendre, mieux que tout commentaire, le rôle qu'il a joué à cette époque et le but qu'il poursuivait : Un jour qu'Alexandre Dumas, mi-riant, mi-grondant, lui reprochait d'avoir « fait un roi », « sa figure prit cette expression doucement sérieuse qui lui était habituelle » : « Ecoute bien ce que je vais te dire, mon enfant ; je n'ai pas précisément fait un roi, non. — Qu'avez-vous fait alors ? — J'ai fait ce que font les petits Savoyards, quand il y a de l'orage ; j'ai mis une planche sur le ruisseau. »

Il donne une explication identique au prince Lucien Bonaparte dans une lettre datée du 25 mai 1833.

Au surplus, Béranger n'assignait pas une longue vie au règne de Louis-Philippe ; avec un sens prophétique vraiment singulier, il affirmait que le nouvel état de choses ne durerait pas plus longtemps que la Restauration ; en celà, il ne se trompait que de deux années. Car il savait bien que le tempérament français est hostile à un gouvernement basé sur l'inégalité des classes, avec le cortège de privilèges et de droits surannés qui l'accompagnent et les flagrantes injustices qui en résultent, quelles que soient les libertés édictées par sa constitution.

Pour lui la liberté n'était possible en France que si elle se conciliait avec l'égalité. Cette opinion a sans doute constribué à accréditer le jugement porté sur Béranger : à savoir, qu'il était plus égalitaire que libertaire.

La seule chose dont on n'ait pas accusé Béranger, c'est d'être l'ami des Bourbons, il n'en faut toutefois pas rendre grâce à la critique ; pareille accusation eût, en effet, été par trop grotesque. Son œuvre

(1) Eug. Noel, *Souvenirs de Béranger.*
(2) Dans le *Monte-Cristo* du 30 juillet 1857.

eût été là pour y répondre victorieusement, ainsi que toute sa vie, y compris les procès et la prison !

Il était uniquement redevable envers la Restauration des conditions qui lui avaient permis d'écrire son œuvre. Car si Napoléon eût régné vingt ans de plus, le régime n'eût sans doute pas permis au chansonnier d'affirmer son génie si particulier ; il eût continué à chanter des refrains bachiques et, si son esprit d'opposition lui eût inspiré des vers, il n'eût écrit que de légères satires, plus railleuses que méchantes, comme *Le Roi d'Yvetot* (1), ce timide prélude à ses chansons politiques. Les Bourbons revenaient donc à propos pour donner à Béranger conscience de son talent et de sa force. Il se lança à corps perdu dans la lutte contre Louis XVIII et Charles X, et, durant seize ans, battit en brèche les vieilles institutions rénovées. Pourtant, il était Français avant tout et ne médit point tout d'abord de la Restauration ; ce n'est qu'en constatant les abus et les horreurs commises par les *Myrmidons* (2) que, de sa plume acérée, il stigmatisa leur petitesse morale, leur outrecuidance, leurs vices et leurs ridicules :

Voici *Paillasse*, personnification ironique du courtisan, sans honneur comme sans honte, qui s'attache habilement à la fortune du vainqueur, reniant effrontément son maître d'hier et dont le cri du cœur est une profession de foi :

A peine a-t-on fêté celui-ci,
Que l' premier r'vient-z-en traître.
Moi qu'aime à dîner, Dieu merci,
J' saute encor sous sa f'nêtre.
Mais le v'là r'chassé,
V'là l'autre r'placé.
Viv' ceux que Dieu seconde !
N' saut' point-z-à demi,
Paillass', mon ami :
Saute pour tout le monde (3) !

Voici le *Marquis de Carabas*, affichant une morgue qui veut être insolente et n'est qu'imbécile, et la *Marquise de Pretintaille*, qui prend ses droits sur les vilains et croit encore à la séduction de ses charmes flétris : ce sont les deux pendants.

Voici le *Ventru*, caricature du politicien sans convictions ni scrupules, qui répond à tout propos par ce refrain plaisant :

(1) Mai 1813.

(2) Titre d'une chanson de Béranger sur les hommes d'Etat de la Restauration (décembre 1819).

(3) C'est une allusion aux Cent-Jours.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

Voici encore *Monsieur Judas*, type de mouchard hideux et lâche, sycophante ignoble, si répandu sous les Bourbons, et dont la délation est l'unique gagne-pain :

Monsieur Judas est un drôle
Qui soutient avec chaleur
Qu'il n'a joué qu'un seul rôle
Et n'a pris qu'une couleur.
Nous qui détestons les gens
Tantôt rouges, tantôt blancs,
Parlons bas,
Parlons bas :
Ici près, j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Voici enfin les *infiniments petits* ou la *Gérontocratie*, où il peint une société de pygmées, de nains dégénérés, vivant dans un tout petit royaume, où tout se réduit à la taille exiguë de ces fantoches : « Tout y est petit, palais, usines, sciences, commerce, beaux-arts », et le poète, jouant sur le mot, évoque, parmi cette décrépitude, pour les tourner en dérision, » les *barbons* qui règnent toujours ».

Un proverbe affirme que nul n'est prophète en son pays. Béranger lui a donné plus d'un démenti ; on peut attester qu'il a prévu la marche des événements de son époque ; c'est ainsi que, dès 1826, dans *Le petit homme rouge*, il prédisait la chute de Charles X et de la dynastie bourbonienne.

Il me reste à dire quelques mots au sujet de la Révolution de 1848 et du second Empire ; on n'a pas craint d'insinuer que Béranger avait, par ses chansons, perpétué dans l'âme populaire le souvenir de Napoléon et qu'il avait ainsi contribué pour une large part au rétablissement de l'Empire.

Or, comment admettre que ces fameuses chansons *bonapartistes* aient exercé une influence sur l'élection du 10 décembre ? Dans les campagnes, les paysans qui allaient au scrutin en criant : « Vive l'Empereur ! » ignoraient les refrains du poète ; quelques-uns seulement savaient son nom. Le culte du « petit caporal » avait été entretenu par les vétérans des guerres impériales qui, rentrés dans leurs foyers, exhalaient leurs sourdes rancunes contre l'inaction à laquelle ils étaient condamnés et n'avaient d'enthousiasme que pour un passé glorieux. A la veillée ils tenaient les jeunes et les vieux sous le charme, quand ils narraient les épisodes de ces luttes géantes aux-

quelles ils avaient participé « et le nom de Napoléon aussitôt passait sur toutes les lèvres » (1).

C'est donc la contagion du souvenir napoléonien répandu par les « vieux grognards » qui seule a permis à Napoléon III de réaliser ses projets, et non quelques chansons dans lesquelles on a cru découvrir une vénération de l'auteur pour le premier Empire, entre autres dans *Les Souvenirs du peuple.*

Pour en terminer avec la politique de Béranger il me reste à définir le caractère de son républicanisme. Comment envisage-t-il la société de l'avenir ? Admet-il l'existence de principes immuables et la possibilité de parvenir à un état de choses définitif et par conséquent imperfectible ? Non, il sait que, de même que l'horizon n'est pas le bout du monde, les conceptions d'une époque ne mettent pas un terme au flot des espérances humaines. Sa devise est : Toujours plus loin » ; il est en quelque sorte le démocrate de l'avenir.

*
* *

Pour synthétiser cette étude, quelle est la caractéristique prédominante de Béranger ? Comment la postérité doit-elle le juger ?

Depuis plus de cinquante ans, il dort son dernier sommeil ; les cabales se sont tues, mais avec elles, hélas ! les enthousiasmes que soulevait sa lyre se sont évanouis. Toutefois s'il est amer de penser qu'après avoir, durant de longues années, groupé autour de lui la cohorte des revendications populaires dont il était le verbe étincelant, il git oublié sous quelque tertre gazonné, il est en même temps consolant de constater que le temps, ce grand niveleur, a fermé la bouche de ceux qui l'avaient décrié avec acharnement. Le grand silence qui a succédé aux polémiques nous permet d'apprécier plus sainement la portée sociale de son action et de son œuvre.

Et d'abord, voyons comment il convient d'examiner la chanson. La chanson, mais c'est quelque chose de léger, d'aérien, qui vole de bouche en bouche ; c'est aussi quelque chose de fragile ; c'est un papillon aux ailes diaprées et inconsistantes, qui se froissent quand sur elles s'abat la main pesante d'un dissertateur ; c'est un oiseau qui gazouille librement dans le ciel clair et qui meurt quand on l'encage dans les barreaux de commentaires philosophiques.

La chanson, mais elle s'adresse au cœur plus qu'à l'esprit ; c'est pourquoi elle ne peut émouvoir les bonzes et les pédants qui méconnaissent l'âme délicieuses des choses.

---

(1) Arthur Arnould, *Béranger, ses amis, ses ennemis et ses critiques.*

Les voyez-vous d'ici, lisant solennellement du haut d'une chaire philosophique, épelant la leste et rapide chanson ? Ah ! je la plains, la pauvrette, embourbée en ces dissertations philosophiques ! C'est ainsi que de l'herbe et de la fleur des champs le savant va faire un herbier. Restez-là, fleur desséchée, à côté des papillons piqués sur une épingle et non loin du rossignol empaillé. La chanson, c'est tout ensemble une poésie et une chant... Fi ! vous dis-je, ô philosophes ! qui croyez vous connaître en inscriptions, stances, portraits, caprices, saillies, impromptus et bouts rimés. Ce n'est pas votre affaire et votre gloire n'est pas là. S'il vous plaît, laissez-nous nos chansons, laissez-nous nos poètes (1).

Est-ce à dire qu'elle n'a que quelques notes, comme une serinette ? Non, elle est idoine à l'expression de toutes les passions humaines, elle est tour à tour la gaudriole polissonne, le lied charmant, la plaintive élégie, l'ïambe robuste, la satire mordante. C'est ce que Béranger a parfaitement compris.

Béranger est avant tout le rénovateur de la chanson, il a coulé dans ce moule les idées qu'il voulait vulgariser parmi les masses ; c'est à la faveur de la chanson qu'elles ont pu pénétrer dans l'atelier et dans la demeure de l'artisan.

Si Béranger est un vulgarisateur au premier chef, il n'est pas initiateur ; les doctrine qu'il propage ne lui appartiennent pas en propre, il ne les a pas créées : c'est un écho, une harpe éolienne. Lui-même le dit quelque part (2) :

Je suis luth suspendu, qui résonne dès qu'on y touche. Que la voix publique vienne ébranler son âme, il chantera ; lui-même ne la devance pas

Il est le chantre des conceptions et des aspirations bourgeoises et populaires, dont il est la synthèse. Il est peuple lui-même, il a les qualités et les défauts de sa race. De plus, il est non seulement français, il est essentiellement parisien, comme le moineau franc, ce qui explique qu'il est naturellement frondeur.

S'il aime le plaisir, il ne fait pas fi de la sagesse ; s'il ne dédaigne pas la bonne chère, il déteste l'ivrognerie ; s'il est voluptueux, il ignore la lubricité ; si, enfin, sa morale est en jupon court, elle n'a rien du cynisme d'un Diogène de carrefour.

Il se rend compte de ses affinités ; il affectionne singulièrement les légendes et les types populaires. C'est ainsi que l'histoire du Juif-Errant le séduit et l'inspire et qu'il grave l'*Oraison funèbre de Tur-*

(1) Jules Janin, *Revue Européenne*, 1860.
(2) Dans *Le Refus*, chanson adressée au général Sébastiani.

lupin. Dans les « sujets élevés », comme on disait autrefois, il n'est pas à son aise, son style devient ampoulé, on sent que ce n'est plus sa veine.

Béranger est enfin l'un des rares poètes épiques que nous ayons en France ; il est à peu près le seul avec Victor Hugo (1). Epopée en raccourci, dira-t-on ; peut-être, mais il n'est pas moins vrai qu'elle ne manque ni d'allure ni de couleur. Un véritable souffle guerrier y circule et donne une vie intense aux tronçons de la Grande-Armée qu'on y voit défiler.

Ce rôle de poète épique, Béranger l'avait d'ailleurs accepté ; et de fait, il le joua toute sa vie en combattant pour la cause démocratique, en apportant son verbe enflammé au Paris tumultueux des révolutions et des barricades.

Il fut le guide éclairé de la pensée sociale de son temps, amoureuse impatiente du beau Génie de la Liberté. Il fut le Tyrtée de son époque.

ADRIEN WASEIGE.

1) J'oubliais notre immortel Déroulède.

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S.-&-O.)

1er-4-1911 *Le Gérant* : Ernest REYNAUD.

